

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 16 (1948)
Heft: 9

Artikel: Comment on nous voyait et jugeait au XVIIIe siècle
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-569693>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Comment on nous voyait et jugeait au XVIII^e siècle

Quelques mots d'introduction sur :

„L'AMOUR SOCRATIQUE“

de Voltaire

Une personne de ma parenté, de passage à Paris autour de 1900, demandait un jour à Anatole France, non sans beaucoup d'innocente fatuité, comment faire pour bien écrire, donc pour écrire comme lui? — „Lisez Voltaire, lisez beaucoup Voltaire“, répondit simplement et non sans un sourire moqueur, j'imagine, l'auteur de la belle „Thaïs“. (J'ignore si mon parent, néophyte du culte des Muses, suivit le conseil, cependant excellent; mais ce que je sais, c'est que ma famille ne compte toujours pas de littérateur dans ses rangs.)

Voltaire est l'écrivain français par excellence. Mieux qu'aucun autre, il a fait de notre langue un instrument merveilleusement souple, dont il a su tirer des accords parfaits de grâce et d'élégance, une musique si belle qu'elle est sensible aux oreilles les plus béotiennes. Voltaire, le père célèbre de „Candide“, le défenseur de Calas et de Sirven, l'illustre auteur des „Lettres philosophiques“, du „Siècle de Louis XIV“, de mille épigrammes, lettres et mots d'esprit ravissants, de ... de... , mais au juste, qu'a-t-il bien pu encore écrire, lui dont l'oeuvre remplit une bibliothèque et dont le nom domine royalement notre littérature, lui qu'on cite à tous propos et hors de propos? Sur cent personnes, dix? à peine seraient en mesure d'indiquer quelques autres ouvrages de ce glorieux génie qu'on sert à toutes les sauces. De même qu'un arbre peut cacher la forêt, Voltaire, géant et magnifique, écrase un peu son oeuvre, vaste comme une forêt de chênes puissants et majestueux, de bouleaux élégants, de frênes légers, de lianes souples et liantes, une forêt où coulent des ruisseaux rapides, clairs et limpides — images parfaites de son style aimable, fluide et cristallin. Ce n'est toutefois pas en qualité d'écrivain seulement qu'il nous intéresse ici, mais surtout comme penseur et critique; non pas critique de l'Eglise et de tous ceux qui en vivent (lesquels ont fait de lui, par méchanceté et bien à tort, un ennemi de Dieu, alors qu'il n'est que leur ennemi à eux, serviteurs souvent indignes de Dieu), mais critique des personnages et surtout des moeurs de son temps.

Jusqu'à son dernier jour, fort éloigné du premier puisqu'il atteignit l'âge de 84 ans, Voltaire jouit d'une pensée si claire, si nette et subtile, que nombre de jeunes pourraient la lui envier. Rarement meilleure intelligence et meilleure plume furent ainsi au service l'une de l'autre, rarement vit-on mariage plus heureux que celui de sa pensée et de sa langue, toutes deux d'or pur. Voltaire illuminait d'un coup de sa baguette magique, je veux dire de sa plume, les questions les plus ardues qu'il abordait, les plus complexes, les plus téné-

breuses et scolastiques; un imbroglio gordien, dont il démêlait les fils de sa main décharnée, devenait instantanément d'une limpidité d'eau de roche. Alliant la tolérance à la compréhension, la largeur de pensée à la hauteur de vue, peut-être même un peu de pitié au plaisir d'égratigner, il était à l'avant-garde des écrivains d'alors, passant aux yeux de ses contemporains pour un précurseur dangereux, à force d'avance sur son siècle. Touche-à-tout de génie, il s'imposait en maître, avec un égal bonheur, dans les genres les plus divers: littérature, théâtre, histoire, arts, sciences, droit, théologie, sociologie et aussi, pour être complet, finances et courtoisie. Ses yeux vifs voyaient tout, comprenaient tout, s'intéressaient à tout. C'est ainsi qu'il en vint à s'occuper de „nous“, à nous consacrer les quelques pages qu'on va lire.

D'aucuns trouveront peut-être „L'Amour socratique“ sévère et injuste, étroit de jugement et quelconque en tout; ils s'étonneront que notre revue ressuscite ce factum, le serve à ses lecteurs tel un limaçon au milieu d'une salade apprêtée. Que ceux-là, très rares j'en suis sûr, se détrompent et qu'ils veuillent bien réfléchir un instant, avant de s'indigner et de partir en guerre. Nos chers lecteurs ne sont pas, Dieu merci, de ces obtus incapables de comprendre et de tolérer le son d'une autre cloche que la leur. Ce ne sont pas des „moins de 18 ans“ auxquels il est nécessaire de taire une partie de la vérité, la moins agréable à entendre. N'oublions pas non plus que Voltaire écrivit ces pages en un temps où l'on risquait gros d'être un homosexuel connu et repéré, hormis quand l'on avait du sang royal dans les veines ou que l'on était moinillon. Même les soldats à la guerre, les matelots en mer étaient „importunés“ en cas de flagrant délit; combien plus étaient pourchassés bourgeois et artisans des villes et menu peuple des campagnes pris en „faute“, justement ceux parmi lesquels se seraient recrutés les abonnés du „Cercle“, s'il eût pu paraître dans les années 1750.

Voltaire, un normal cent pour-cent, qui passait aux pieds de la marquise du Châtelet tous les instants qu'il ne consacrait pas aux Lettres, n'était évidemment pas d'humeur ni de constitution à nous „porter“ dans son cœur; c'était déjà beaucoup qu'il ne nous eût pas condamné en bloc, comme il était alors de mode et d'usage. Notre manière de concevoir l'amour lui inspirait indiscutablement, en plus d'un certain étonnement, un évident dégoût. N'ayant pas étudié notre problème autant qu'il le méritait, mais en dilettante, en artiste seulement, considérant l'homosexualité comme une tare honteuse, une déficience morale, propre aux seuls dégénérés et à la canaille en général, il se refusait à croire les gens du monde et surtout les penseurs capables d'une telle „aberration“. En homme du grand siècle, de „son“ siècle, il situait notre „philosophie de l'amour“ (pourquoi pas?) entre une maladie mentale, une malformation congénitale du cerveau et un défaut d'éducation, la lourde hérédité d'une chaîne infinie de naissances obscures et l'absence de toute instruction, surtout d'études classiques, à moins que ce ne fût tout simplement par suite d'appartenance à une autre race que la française, alors la première de toutes. Ainsi en arrivait-il à prendre la défense de Socrate, à estimer

que le père de la philosophie était incapable d'aimer autrement que d'amitié pure les jeunes péripatéticiens nus qu'il enseignait sous les portiques ombreux des jardins d'Athènes, ces mêmes adolescents qui servaient ensuite de modèles à Praxitèle, et dont la sculpturale beauté inégalée enchante encore nos yeux de barbares. Mais si Voltaire n'admettait pas nos mœurs chez les gens bien nés, au moins ne „nous“ vouait-il pas pour autant aux gémonies, aux feux des enfers terrestre et céleste. Nous regardant peut-être comme des sectaires, des dissidents de l'amour naturel, il nous jugeait cependant dignes d'autant de tolérance que les hugenots, dissidents de la religion. C'était déjà beaucoup de la part d'un esprit, si grand fût-il, du XVIIIe siècle, par excellence celui de la femme, de la galanterie; ce début de compréhension laissait bien augurer de la compréhension des temps futurs.

Puisse la lecture de „L'Amour socratique“ nous inspirer une pensée émue de reconnaissance à l'adresse de nos frères des temps passés, dont les souffrances et les luttes ont préparé notre bonheur actuel, notre liberté d'aimer selon nos penchants, notre droit de nous réunir et de lire notre bible, je veux dire notre revue. Un jour viendra où tel grand poète du XXIe siècle ou suivants, chantera en vers assurément sublimes les amours immortelles d'un „Roméo et de son Julot“, et cela sans que personne ne trouve à redire ni à s'étonner, pas même à sourire. D'ici-là, mes bons amis, restons unis sous la houlette de notre cher Rolf, et regardons avec confiance vers l'avenir. La marche à l'étoile de notre bonne cause conduit à un triomphe certain.

Bichon.

L'AMOUR NOMMÉ SOCRATIQUE

Comment s'est-il pu faire qu'un vice, destructeur du genre humain, s'il était général, qu'un attentat infâme contre la nature, soit pourtant si naturel? Il paraît être le dernier degré de la corruption réfléchie, et cependant il est le partage ordinaire de ceux qui n'ont pas eu encore le temps d'être corrompus. Il est entré dans des coeurs tout neufs, qui n'ont connu encore ni l'ambition, ni la fraude, ni la soif des richesses; c'est la jeunesse aveugle qui, par un instinct mal dé mêlé, se précipite dans ce désordre au sortir de l'enfance.

Le penchant des deux sexes l'un pour l'autre se déclare de bonne heure; mais, quoi qu'on ait dit des Africaines et des femmes de l'Asie méridionale, ce penchant est généralement beaucoup plus fort dans l'homme que dans la femme; c'est une loi que la nature a établie pour les animaux. C'est toujours le mâle qui attaque la femelle.

Les jeunes mâles de notre espèce, élevés ensemble, sentant cette force que la nature commence à déployer en eux, et ne trouvant point l'objet naturel de leur instinct, se rejettent sur ce qui lui ressemble. Souvent un jeune garçon, par la fraîcheur de son teint, par l'éclat de ses couleurs et par la douceur de ses yeux, ressemble pendant deux ou trois ans à une belle fille; si on l'aime, c'est parce que la nature se méprend: on rend hommage au sexe, en s'attachant

à ce qui en a les beautés, et, quand l'âge a fait évanouir cette ressemblance, la méprise cesse.

Citraque juventam
Aetatis breve ver et primos carpere flores.

On sait assez que cette méprise de la nature est beaucoup plus commune dans les climats doux que dans les glaces du septentrion, parce que le sang y est plus allumé, et l'occasion plus fréquente: aussi, ce qui ne paraît qu'une faiblesse dans le jeune Alcibiade est une abomination dégoûtante dans un matelot hollandais et dans un vivandier moscovite.

Je ne peux souffrir qu'on prétende que les Grecs ont autorisé cette licence. On cite le législateur Solon, parce qu'il a dit en deux mauvais vers:

Tu chériras un beau garçon
Tant qu'il n'aura barbe au menton.

Mais, en bonne foi, Solon était-il législateur quand il fit ces deux vers ridicules? Il était jeune alors, et, quand le débauché fut devenu sage, il ne mit point une telle infamie parmi les lois de sa république; c'est comme si on accusait Théodore de Bèze d'avoir prêché la pédérasie dans son église parce que, dans sa jeunesse, il fit des vers pour le jeune Candide, et qu'il dit:

Amplector hunc et illam.

On abuse du texte de Plutarque, qui, dans ses bavarderies, au „Dialogue de l'amour“, fait dire à un interlocuteur que les femmes ne sont pas dignes du véritable amour; mais un autre interlocuteur soutient le parti des femmes comme il le doit.

Il est certain, autant que la science de l'antiquité peut l'être, que l'amour socratique n'était point un amour infâme: c'est ce nom d'amour qui a trompé. Ce qu'on appelait les amants d'un jeune homme étaient précisément ce que sont parmi nous les menins de nos princes, ce qu'étaient les enfants d'honneur, des jeunes gens attachés à l'éducation d'un enfant distingué, partageant les mêmes études, les mêmes travaux militaires: institution guerrière et sainte dont on abusa comme des fêtes nocturnes et des orgies.

La troupe des amants institués par Laïus était une troupe invincible de jeunes guerriers engagés par serment à donner leur vie les uns pour les autres; et c'est ce que la discipline antique a jamais eu de plus beau.

Sextus Empiricus et d'autres ont beau dire que la pédérasie était recommandée par les lois de la Perse. Qu'ils citent le texte de la loi; qu'ils montrent le code des Persans, et, s'ils le montrent, je ne le croirai pas encore, je dirai que la chose n'est pas vraie, par la raison qu'elle est impossible. Non, il n'est pas dans la nature humaine de faire une loi qui contredit et qui outrage la nature, une loi qui anéantirait le genre humain si elle était observée à la lettre. Que de gens ont pris des usages honteux et tolérés dans un pays pour les lois du pays! Sextus Empiricus, qui doutait de tout, devait douter de cette jurisprudence. S'il vivait de nos jours, et qu'il vit deux

ou trois jeunes jésuites abuser de quelques écoliers, aurait-il le droit de dire que ce jeu leur est permis par les constitutions d'Ignace de Loyola ?

L'amour des garçons était si commun à Rome qu'on ne s'avisait pas de punir cette fadaise dans laquelle tout le monde donnait tête baissée. Octave-Auguste, ce meurtrier débauché et poltron, qui osa exiler Ovide, trouva très bon que Virgile chantât Alexis et qu'Horace fit de petites odes pour Ligurinus; mais l'ancienne loi Scantinia, qui défend la pédérastie, subsista toujours: l'empereur Philippe la remit en vigueur, et chassa de Rome les petits garçons qui faisaient le métier. Enfin je ne crois pas qu'il y ait jamais eu aucune nation policée qui ait fait des lois contre les mœurs.

La Confusion des sentiments

par Stefan Zweig

Restant fidèles à notre tradition de publier de temps à autre des extraits de romans, nous reproduisons dans ce numéro, et dans celui d'octobre, quelques fragments du fameux livre de Stefan Zweig — „La Confusion des Sentiments“. Bien que nous ne croyons pas avoir besoin de faire l'éloge de cet écrivain, nous aimerions quand même lui exprimer notre admiration et en même temps notre gratitude. Il mérite largement les deux car, bien qu'il ne fût pas des nôtres, il a tracé une image si vraie et saisissante des troubles et conflits qui planent sur notre existence. Et ce qui nous rend Zweig tout particulièrement sympathique, c'est son courage de s'identifier avec les héros de son récit, sans insinuer, comme le font la plupart des écrivains qui traitent ce sujet, qu'en dehors de leurs obligations professionnelles, ils ne sauraient admettre ce genre de sentiments.

*

Pour permettre à nos lecteurs de trouver le contact avec l'extrait que nous nous sommes proposés de publier et que nous intitulerons „La Confession“, nous essayons de tracer, en quelques lignes, un résumé du livre. („La Confession des sentiments“ a paru, traduite en français, à la Librairie Stock, 7 Rue du Vieux-Colombier, Paris.)

— Un jeune étudiant est fasciné par l'art d'enseigner et le charme personnel de l'un de ses professeurs. Il s'approche de lui et devient, petit à petit, non seulement son élève préféré, mais encore son collaborateur et ami. Ils accomplissent ensemble un grand travail littéraire que le professeur n'aurait jamais achevé sans l'aide de son disciple. Le soir où ils veulent fêter ensemble l'achèvement de ce travail, un incident désagréable se produit. La jeune femme du professeur surveille derrière la porte, jalouse de l'intimité des deux hommes, la réunion tout à fait innocente de son mari avec son disciple. L'étudiant la surprend par hasard dans le corridor, sans que le professeur s'en aperçoive. Le professeur veut couronner l'intimité exquise avec son élève préféré par un aveu, par une confession qu'il sentait depuis